LE NOM DE LIEU *K.Č.N.* DANS LES INSCRIPTIONS TURQUES RUNIFORMES

PAR

JAMES HAMILTON

La ligne 10 (face ouest) de l'Inscription d'Ikhe Khuchotu [1]) comporte un nom de lieu non identifié qui est écrit *kčn*. D'après la récente étude que Sir Gerard Clauson et Edward Tryjarski ont consacrée à cette inscription dans le tome XXXIV du *Rocznik Orientalistyczny*, la phrase en question se lit *Käčindä tümän sükä süγüšdi*, „À Käčin il a combattu une armée de dix mille hommes". Les auteurs remarquent, d'autre part, à la page 25 de leur étude, que „la ligne 10 se rapporte à une campagne militaire" — campagne qui se situerait donc entre 710, date attribuée par les auteurs à la capture du domaine des tribus Az mentionnée à la ligne 6, et 714, date qu'ils attribuent à la campagne de Bešbalîq mentionnée à la ligne 11 —; „mais", ajoutent-ils, „le lieu de la bataille, Käčän ou Käčin, est malheureusement inconnu". Et de même, page 16, ils notent que „Käčän ou Käčin est apparemment un nom de lieu non attesté par ailleurs". Or, cette dernière affirmation est inexacte, puisque le nom de lieu *K.č.n* est également attesté dans l'Inscription de Bilgä Qaγan, ce qu'avaient déjà signalé, d'ailleurs, les premiers éditeurs de l'Inscription d'Ikhe Khuchotu, Kotwicz et Samoïlovitch, à la page 107 de leur édition.

Dans l'Inscription de Bilgä Qaγan on relève, en effet, le nom de lieu de *K.č.n* dans la ligne assez mutilée de l'angle sud-est du monument [2]) où l'on peut néanmoins lire: / / / / *öγüg yoγuru sü yorîp tünli*

[1]) Cinq éditions de l'Inscription d'Ikhe Khuchotu ont paru jusqu'à ce jour:
W. Kotwicz et A. Samoïlovitch, „Le monument turc d'Ikhe-khuchotu en Mongolie centrale", *Rocznik Orientalistyczny*, tome IV, Lwów 1928, pp. 60-107.
H. N. Orkun, *Eski Türk Yazıtları*, I, Istanbul 1936, pp. 135-151.
S. E. Malov, *Pamjatniki drevnetjurkskoj pis'mennosti Mongolii i Kirgizii*, Moscou-Leningrad 1959, pp. 25-30.
T. Tekin, *A Grammar of Orkhon Turkic*, Uralic and Altaic Series, vol. 69, Bloomington 1968, pp. 257-8 et 293-5.
Sir Gerard Clauson and Edward Tryjarski, „The Inscription at Ikhe Khushotu", *Rocz. Orient.*, t. XXXIV (1971), pp. 7-33 + 6 pl.

[2]) Cf. cette ligne de l'Inscription de Bilgä Qaγan dans Vilh. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, p. 128; H. N. Orkun, *Eski Türk Yazıtları*, I, p. 68; et T. Tekin, *Grammar*, pp. 245 et 278.

künli yetti ödüškä sußsïz käčdim, čoraqqa tägip yulγča / g / / / / / / / s kčnkä tägi / / / , ,,... j'ai marché avec l'armée en pataugeant (littéralement ‚en pétrissant') dans le [Kök-]Öng [1]), et jour et nuit, en sept unités de temps, j'ai traversé (la région) sans eau. Arrivant aux terrains salés, comme butin (?) ... jusqu'à *K.č.n* ..." Il ressort de ce texte que Bilgä Qaγan aurait conduit une armée depuis la région de l'Ötükän, c'est-à-dire des Monts Khangaï, vers le sud, en suivant d'abord la rivière Kök-Öng, l'actuel Ongin Gol, et en traversant ensuite pendant sept jours et sept nuits le Gobi, soit une distance de 300 à 400 kilomètres, pour atteindre des terrains salés, qui sont peut-être ceux de la région de l'Etsin Gol, avant que de parvenir jusqu'à *K.č.n*. Cet événement se situe nécessairement, dans le cadre chronologique de l'inscription, entre la trente-quatrième année de Bilgä Qaγan, soit 717-718, mentionnée quatre lignes plus haut, et l'hiver de sa trente-huitième année, soit 722, mentionnée deux lignes plus bas [2]). De plus, dans la première ligne qui suit la mention de l'arrivée de l'armée de Bilgä Qaγan à *K.č.n*, c'est-à-dire la ligne II S 1, il est question d'une bataille contre les Chinois au cours de laquelle le Qaγan aurait tué dix-sept mille hommes de leur cavalerie et quantité de leur infanterie. Or, entre les années 718 et 722, les seules batailles notables entre les Turcs et les Chinois ont eu lieu, d'après les sources chinoises, vers la fin de l'année 720, d'une part près de Pei-t'ing (= Beš-balïq), et de l'autre aux alentours de Leang-tcheou au Kan-sou actuel [3]). Cette campagne militaire a été d'un bout à l'autre triomphale pour les Turcs, mais alors qu'à Beš-balïq les vaincus ont été surtout les alliés des Chinois, les Basmïl, à Leang-tcheou ce sont les troupes chinoises elles-mêmes que les Turcs ont écrasées en très grand nombre. En réalité, il n'est guère permis de douter qu'il s'agisse bien ici de la bataille de Leang-tcheou, puisqu'on peut démontrer à l'évidénce que *K.č.n*, le nom du

---

[1]) Sur l'expression *[Kök-]Öγüg yoγuru*, cf. V. Thomsen, *Turcica, Mém. Soc. Finno-Ougr.*, XXXVII (1916), pp. 78-85; et K. Czeglédy, „Čoγay-quzï, Qara-qum, Kök-öng", *Acta Orient. (Hung.)*, tome XV (1962), pp. 55-69.

[2]) En ce qui concerne ces dates, voir J. Marquart, *Die Chronologie der alttürkischen Inschriften*, pp. 22-28 et p. 54. À propos de la place de la ligne de l'angle sud-est dans le texte de l'Inscription de Bilgä Qaγan, cf. V. Thomsen, *Inscriptions*, p. 87, et *Turcica*, pp. 80-81.

[3]) Cf. le tableau dans Liu Mau-tsai, *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken (T'u-küe)*, p. 439, ainsi que les traductions par Liu Mau-tsai des récits de ces événements dans le *Kieou T'ang chou* aux pages 173-175, dans le *Sin T'ang chou* aux pages 225-226, et dans les annales principales de ces deux histoires officielles à la page 259.

lieu auquel l'armée de Bilgä Qaγan était parvenue juste avant la bataille contre les Chinois, correspond au nom sous lequel Leang-tcheou aurait été connu chez les Turcs de cette époque.

On sait, en effet, que la ville de Leang-tcheou était connue des Sogdiens au début du IVe siècle de notre ère sous le nom de Kc'n, depuis que W. B. Henning l'a révélé dans son article mémorable de 1948, „The Date of the Sogdian Ancient Letters" [1]). À la suite de cette découverte, j'ai fait remarquer dans un article de 1958, „Autour du Manuscrit Staël-Holstein" [2]), que les différentes variantes en écriture arabe d'un nom de ville, attestées chez les auteurs musulmans des Xe et XIe siècles, peuvent être ramenées à une forme Kučān, ou sans doute mieux Kočān, qui aurait représenté le nom sous lequel la ville de Leang-tcheou était connue à cette période des voyageurs étrangers abordant la Chine par le Nord-Ouest. Il s'agit, bien entendu, du même nom que Kou-tsang 姑臧 sous lequel la ville de Leang-tcheou était déjà connue des Chinois à l'époque des Han antérieurs. Cependant, si la forme Kočān en écriture arabe correspond bien normalement à la prononciation en moyen chinois du nom de la ville de Kou-tsang, qui a dû être **kuo-tsâŋ*, notre forme *kčn* en écriture turque runiforme, ainsi que la forme sogdienne de l'année 313 *kc'n*, supposent plutôt un nom tel que **käčän* ou **katsān* avec une voyelle *ä* ou *a* dans la première syllabe, car il est de règle, surtout en turc runiforme, de noter les voyelles arrondies dans la première syllabe d'un mot.

Or, cette différence entre, d'une part, la notation des Sogdiens au IVe siècle et celle des Turcs au VIIIe, et, d'autre part, celle des auteurs musulmans des Xe et XIe siècles s'explique, à mon avis, par l'évolution de la prononciation chinoise du premier caractère du nom Kou-tsang depuis le vieux chinois des environs du début de notre ère jusqu'au moyen chinois du VIIe-Xe siècle. Il ressort des travaux du professeur E. G. Pulleyblank, en effet, que les mots de la rime de notre *kou* 姑, dont la finale était **-uo* en moyen chinois, ont dû avoir en vieux chinois une finale **-âĥ* (*ĥ* désigne une laryngale sonore), qui servait régulièrement à transcrire en vieux chinois les *a* longs ou brefs de langues étrangères; d'ailleurs, comme de juste, le caractère *kou* de Kou-tsang aurait servi pour noter le *ka-* d'un nom de lieu **Kanadvīpa* [3]). Comme exemples de la correspondance entre

---

[1]) *BSOAS*, XII (1948), pp. 609-610.

[2]) *T'oung Pao*, XLVI (1958), p. 130.

[3]) Cf. E. G. Pulleyblank, „The Consonantal System of Old Chinese",

la finale vélaire nasale *-ŋ* du vieux chinois et une finale dentale nasale *-n* d'une autre langue, on peut citer, pour les environs de l'époque des Han, pas mal d'autres transcriptions, comme les noms de lieu suivants: Touen-houang 敦煌 **dwən-ĥwâŋ* ← sogdien *δrw 'n*; Kouei-chouang 貴霜 M**kịwəi̯ˋ* (← **kịwəs*)-*ṣịâŋ* ← Kušan; Hien-yang 咸陽 M**ĥaəm-yâŋ* (←**ĥaum?-δāŋ*) → Xumdan en sogdien et autres langues d'Asie Centrale; Kin-tch'eng 金城 M **kịim-jịeŋ* ← Kmzy(n) en sogdien; et Lieou-tchong 柳中 M **lịu-tịuŋ* (← **lū·-tūŋ*) → Lükčün en turc ancien, etc. [1]). Il est donc à supposer que le sogdien *Kc'n* (**Katsān* ou **Kačān*) et le turc runiforme *Kčn* (**Kăčän*) ont conservé la prononciation la plus ancienne du nom de la ville de Kou-tsang, rendu par **kâĥ-tsâŋ* en vieux chinois, mais qui était vraisemblablement d'origine non-chinoise [2]), tandis que les formes des auteurs musulmans du type Kočān doivent refléter la prononciation du nom de Kou-tsang en moyen chinois.

Si l'on revient maintenant à l'Inscription d'Ikhe Khuchotu, il paraît évident que la bataille à Käčän dont il est question à la ligne 10 de cette inscription n'est autre que la bataille de 720 à Käčän, c'est-à-dire Leang-tcheou, dont il est également question dans l'Inscription de Bilgä Qaγan, Par conséquent, les combats à Beš-balîq et les combats contre les Chinois auxquels il est fait allusion dans les lignes 11 et 12 de l'Inscription d'Ikhe Khuchotu doivent eux aussi, sans doute, être rapportés à la campagne militaire des Turcs contre Beš-balîq et contre les Chinois à la fin de 720, plutôt qu'à la campagne malheureuse des Turcs en 714 contre les Chinois à Beš-balîq, comme l'ont proposé Sir Gerard Clauson et Edward Tryjarski dans leur récente étude [3]).

Asia Major, Vol. IX (1962), Pt. I, pp. 58-144, et Pt. 2 (1963), pp. 206-265. Sur la transcription de *Kanadvīpa, cf. p. 214.

[1]) Mes restitutions de la prononciation du moyen (M *) et du vieux (*) chinois sont basées sur les travaux d'E.G. Pulleyblank précités. Sur *-ŋ* chinois = *-n* étranger, de même que sur M **kịwəi̯ˋ-ṣịâŋ* = Kušan et **twən/dwən-ĥwâŋ* = δrw' 'n, grec θροανα, cf. E. G. Pulleyblank, „The Consonantal System...", pp. 230, 228, et 128, ainsi que *idem*, „Chinese and Indo-Europeans", *Journal of the Royal Asiatic Society*, April, 1966, pp. 21, 22, et 26. Sur Xumdān = Hien-yang et Kmzy(n) = Kin-tch'eng, cf. W. B. Henning, „The Date of the Sogdian Ancient Letters", pp. 608-610. Sur Lükčün = Lieou-tchong, cf. J. Hamilton, „Autour du Manuscrit Staël-Holstein", p. 142.

[2]) Kou-tsang représente sans doute une transcription chinoise du nom que portait la ville sous les Yue-tche ou *Ywati, peuple indo-européen parent des Tokhariens et qui habita la région jusqu'à l'époque des Han. Cf. E. G. Pulleyblank, „Chinese and Indo-Europeans", p. 16 et suivantes, sur les Yue-tche.

[3]) Cf. Clauson et Tryjarski, *op. cit.*, pp. 25-26.

Il semblerait, en outre, que certains passages des inscriptions de Xoïto Tamir, du moins si on peut se fier aux lectures généralement proposées [1]), soient à rapporter, eux aussi, à la fameuse campagne militaire de 720 au cours de laquelle les Turcs remportèrent à Pei-t'ing (Bešbalîq) une victoire éclatante sur les alliés des Chinois et balayèrent les forces chinoises de toutes les marches du Nord-Ouest avant de les écraser finalement à Leang-tcheou (Käčän). Dans l'inscription II de Xoïto Tamir, on lirait, en effet, „L'année du singe (= 720), le jour ... de la neuvième lune, nous sommes allés à Bešbalîq...", de même que dans l'inscription X on comprendrait „L'année du singe, le vingtième jour de la septième lune (= le 28 août 720), tu es parti pour la Chine (TBČG = *Tabčaγ* pour *Tabγač*?). (Cette?) année, à la neuvième lune, j'ai enlevé (YULTM = *yolîlîm*?) les esclaves de Qošuy (?). A l'automne, en Chine ... (?) j'ai péri .....". Or, d'aprés les sources chinoises, la bataille de Pei-t'ing (Bešbalîq) eut lieu „à l'automne, à la neuvième lune" de la huitième année *k'ai-yuan* (6 octobre — 4 novembre 720); au cours de la même lune, après la bataille, Touen-yu-kou (Tunyuquq) conduisit ses troupes vers le sud-est par le chemin de Tch'e-t'ing 赤亭 (= Čiktim à 40 km à l'est de Pičan = P'ou-tch'ang 蒲昌) pour aller ravager les préfectures de Kan-tcheou, Leang-tcheou, etc., y razzier moutons et chevaux par dizaines de milliers, etc.; et la grande bataille entre les Turcs et les Chinois qui eut finalement lieu le 28 décembre 720 près de Leang-tcheou (Käčän) se solda par une défaite écrasante de l'armée impériale [2]). Et l'*Ancienne Histoire des T'ang* d'ajouter:

---

[1]) La première édition des inscriptions de Xoïto Tamir, basée sur les relevés de Klementz, est celle de W. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, St. Petersburg 1895, pp. 260-268. Ces inscriptions ont été rééditées avec quelques divergences, mais toujours en partant des relevés de Klementz, par H. N. Orkun, *Eski Türk Yazıtları*, II, pp. 107-117, et par S. E. Malov, *Pamjatniki Drevnetjurkskoj Pis'mennosti Mongolii i Kirgizii*, pp. 46-54. Les relevés de la plupart de ces inscriptions que J. G. Granö effectua sur place en 1909, et qui diffèrent sur des points de détail de ceux de Klementz, ont été publiés sans transcription ni traduction par Pentti Aalto dans „Materialien zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei", II, pp. 62-76, Extrait du *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, 60, Helsinki 1958.

[2]) Je résume ici des renseignements recueillis dans différentes sources chinoises comme les monographies sur les T'ou-kiue et les annales principales de l'*Ancienne* et de la *Nouvelle Histoire des T'ang*, dont on peut voir les traductions dans Liu Mau-tsai, *Die chinesischen Nachrichten zur Geschichte der Ost-Türken*, pp. 174-5, 225-6, et 259.

Nous savons, d'autre part, grâce au passage de l'Inscription de Bilgä Qaγan étudié plus haut, qu'en même temps que l'armée turque partie de Bešbalîq,

„À partir de ce moment, la puissance du ‚Petit Šad' (Bilgä Qaγan) prit un grand essor, et il se rattacha toutes les hordes de Mo-tch'o (son prédécesseur, Qapγan Qaγan)". Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'un événement aussi capital dans l'histoire du deuxième empire des Turcs soit célébré dans plusieurs inscriptions différentes de l'époque.

De fait, encore une autre inscription turque runiforme, celle d'Ongin [1]), semble évoquer, elle aussi, par certain détails la mémorable campagne de 720. À la ligne 9 (= la première ligne du côté droit), en particulier, on y lit à peu près ceci: „J'ai atteint la ville de Qamîl [2]), j'y ai fait halte, je l'ai prise. Leur armée est venue. J'ai rassemblé leur menu peuple (bétail?); leur seigneur (*bägi*) s'est enfui... le peuple chinois... j'ai frappé, j'ai rassemblé, j'ai écrasé, j'ai dispersé... jusqu'à ce qu'on détruise..." La première remarque à faire est que pour aller de Bešbalîq à Kan-tcheou ou à Leang-tcheou, et à plus forte raison par le chemin de Tch'e-t'ing (Čiktim), il fallait presque obligatoirement, à cause d'immenses déserts infranchissables, passer par Qamîl [3]). Il y a donc tout lieu de croire que l'armée de Tunyuquq avait passé par là à l'automne de 720, bien que les sources chinoises soient silencieuses à cet égard. En dehors de l'année

---

sous la conduite de Tunyuquq, se dirigeait en direction du sud-est par Tch'e-t'ing et, sans doute, par Qamîl pour aller vers Kan-tcheou et Leang-tcheou, une autre armée turque, que semblent ignorer les sources chinoises, était partie de la région des Monts Khangaï sous la conduite de Bilgä Qaγan pour se lancer droit au sud à travers le Gobi, également à l'assaut des positions chinoises autour de Leang-tcheou.

[1]) L'Inscription d'Ongin fut d'abord éditée par Radloff dans *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, pp. 243-256. Elle fut de nouveau publiée sans grand changement dans H. N. Orkun, *Eski Türk Yazıtları*, I, pp. 127-132, et dans S. E. Malov, *Pamj. Drevn. Pis'm. Mong. Kirg.*, pp. 7-11. Une édition par Gerard Clauson, „The Ongin Inscription", *J.R.A.S.*, 1957, pp. 177-192, comporte nombre d'interprétations originales. Il est à remarquer que dans les éditions d'Orkun et de Clauson les lignes numérotées de 9 à 12 correspondent aux lignes 1 à 4 du côté droit dans les éditions de Radloff et de Malov.

[2]) Radloff avait lu *qamuq* et traduit „beaucoup", mais ni la lecture ni la traduction ne sont vraisemblables, comme l'a remarqué Gerard Clauson dans son édition (p. 186) avant d'ajouter que la dernière lettre ressemble bien plus à un *L* postérieur qu'à un *ᵘQ*. Or, Qamîl est bien connu en turc ancien comme le nom de la ville de Hami actuelle, à environ 500 km à l'est de Turfan, ville appelée Yi-wou 伊吾 ou la préfecture de Yi 伊州 par les Chinois à l'époque des T'ang.

[3]) Voir les cartes de cette région avec des indications routières de l'époque des T'ang dans le livre d'Abe Takeo, *Nishi Uiguru kokushi no kenkyū*, Kyoto 1955, pp. 398, 506, et 564.

720, en tout cas, pour autant que les sources chinoises nous renseignent tant soit peu, il n'y eut à aucun autre moment, au cours des premières décennies du VIII[e] siècle, une activité militaire particulière de la part des T'ou-kiue dans la région de Qamîl, c'est-à-dire aux environs de la préfecture de Yi 伊.

Pour ce qui est de la date de l'Inscription d'Ongin, Radloff avait cru lire en deux endroits différents de l'inscription que le personnage à la mémoire duquel le monument avait été érigé était mort en une année du dragon, écrit la première fois *lüi* et la seconde fois *lü* [1]; et, comme la première année du dragon après 720 était 728, on trouverait normal l'intervalle de huit ans entre les hauts faits de 720 relatés au début du dernier tiers de l'inscription et la mort du protagoniste en 728. Mais Gerard Clauson, persuadé d'avance que le nom du dragon en turc ancien ne pouvait être que de la classe postérieure, et donc écrit *LW* (*lu*) et non point *lü* ou *lüi* à la classe antérieure, a rejeté ces lectures de Radloff pour en proposer une autre [2]. À la ligne 4, côté droit (= ligne 12), notamment, où Radloff lisait *üza tŋri QN lüi yiLQa*, c'est-à-dire *üzä tänri xan lüi yîlqa*, „En haut est le khan céleste. En l'an du dragon...", Clauson ne doute pas qu'il faille lire *üzä täŋri qoñ yîlqa*, „Le ciel est en haut. En l'an du mouton..." (qui serait, d'après lui, 731). En effet, écrit-il (p. 187), la lettre après *Q* „ressemble plus à *o* (*U*) qu'à *n* (N); ce qui suit est obscur, mais pourrait bien être *ñ*." Pourtant, après avoir scruté longuement les fac-similés des deux empreintes non retouchées de l'inscription publiés dans l'Atlas de Radloff [3], j'ai l'impression, au contraire, qu'après *Q* il s'agit bien d'un *N* plutôt que d'un *U*, qu'ensuite se distingue le *l* vu par Radloff, suivi lui-même d'une lettre assez trouble où l'on peut néanmoins voir une sorte de *ü*, puis encore d'une lettre ressemblant à *i*. Ainsi, la lecture *QN lüi* de Radloff m'est apparue comme très possible, et même probable dans la mesure où aucun des noms turcs des douze animaux, que je me suis remémorés un à un, ne m'a paru pouvoir correspondre autant que *lüi* aux traits du mot visibles sur les fac-similés. En tout état de cause, il est évidemment exclu de

[1] Cf. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften*..., p. 251, l. 4, et p. 252, l. 4. Radloff, pp. 246-247, a supposé à tort qu'il s'agissait de la date de la mort du père de Bilgä Qaγan.

[2] Cf. Clauson, „The Ongin Inscription", p. 187. Sur la prononciation du nom du dragon en turc ancien, voir la note additionnelle à la fin du présent article.

[3] Cf. Radloff, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. XXVI dans la première livraison, St. Petersburg 1892, et pl. LXXXIII dans la troisième livraison, St. Petersburg 1896.

pouvoir remplir l'espace où Radloff a cru voir les trois lettres *lüi* par la seule lettre *ñ* comme le voudrait Clauson. Dans l'état actuel des choses, par conséquent, et en attendant de pouvoir éventuellement prendre connaissance de documents plus révélateurs, je préfère, pour ce qui concerne cette inscription, accorder le bénéfice du doute aux lectures de Radloff, qui avait tout de même l'avantage sur nous de pouvoir consulter des documents meilleurs que ceux que nous connaissons. Je retiens donc, comme date probable de l'Inscription d'Ongin, l'année du dragon de 728.

Si l'on veut bien admettre le bien-fondé des rapprochements tentés ici entre certains passages des inscriptions runiformes des T'ou-kiue et certaines indications fournies par les sources chinoises sur la campagne militaire de 720, force est de constater qu'aucune inscription majeure de ce genre actuellement connue ne peut être considérée comme antérieure à l'an 721. En effet, on sait que l'Inscription de Bilgä Qaγan, mort en 734, est de 735, et que celle de son frère cadet, Köl Tegin, mort en 731, est de 732. L'Inscription de Tunyuquq, qui figure sur un monument funéraire dressé sur le tombeau du personnage lui-même, ne fut sans doute pas gravée avant la mort de celui-ci, qui n'a dû survenir qu'après 725, date à laquelle les sources chinoises le signalent pour la dernière fois — ce qui n'exclut pas que Tunyuquq ait pu rédiger personnellement son inscription quelque temps avant sa mort. Quant à l'Inscription d'Ikhe Khuchotu, elle ne serait pas seulement postérieure aux événements de 720 rapportés aux lignes 10 à 12, mais encore, sans doute, postérieure à la campagne contre les Qitay et les Tatabi mentionnée à la ligne 17, campagne qui doit être celle de 722-23 décrite aux lignes 2 à 4 de la face sud de l'Inscription de Bilgä Qaγan. Nous avons vu, d'autre part, que certaines, au moins, des inscriptions de Xoïto Tamir seraient postérieures aux événements de 720, et que l'Inscription d'Ongin leur serait également postérieure. Il nous a même paru probable que cette dernière inscription porte la date de l'année du dragon, qui serait celle de 728. On peut ainsi conclure, sans grand risque de se tromper, que pratiquement toutes les inscriptions runiformes des T'ou-kiue découvertes jusqu'ici furent gravées pendant la seule décennie de 725 à 735.

NOTE ADDITIONNELLE SUR LES FORMES PRISES EN TURC PAR LE CHINOIS *long* 龍, M **li̯o(ŋ)*

Le nom du dragon en moyen chinois du Nord-Ouest, M **li̯o(ŋ)*, devait normalement donner en turc ancien *lö* ou *lõ*, ainsi que je l'ai

précisé dans la note XXI.2, p. 70, de mon édition du *Conte bouddhique du bon et du mauvais prince en version ouïgoure*, Paris 1971. La lecture à la classe antérieure semble confirmée, d'ailleurs, par les graphies ouïgoures en *-ww*, en *-wyw*, et vraisemblablement aussi en **-wy*, laquelle serait à l'origine de la graphie *lwy* en écriture arabe, attestée chez Rašīd-ad-Dīn (chez Uluγ Bäg, et d'une manière générale en čagatay [1]). Or, voilà que nous trouvons dans deux manuscrits ouïgours différents de publication récente une forme *lwwlwx* (= *looluγ* ou *luuluγ*?) indiscutablement de la classe postérieure [2]). Nous savons, d'autre part, qu'en mongol, comme dans certains dialectes turcs modernes, le mot est également à la classe postérieure: *lu*, *ulu*, etc.[3]). Dans ces conditions, je suis finalement d'avis que le nom turc du dragon, noté diversement *lw*, *lww*, *lwyw*, et *lwy*, était un mot de prononciation particulièrement instable, à cause, d'une part, de son origine étrangère et de sa consonance non turque, et en raison, d'autre part, de son caractère de monosyllabe peu substantiel.

Parmi les mots turcs empruntés à des langues étrangères, les exemples d'alternance de la classe vocalique ne manquent pas: cf. notamment *säŋün* et *saŋun* provenant du chinois *tsiang-kiun* 將軍 M **tsi̯ɑ̂ŋ-ki̯uən* [4]), *Sügčü/Sügči* et *Suγču* provenant du nom de la ville de Sou-tcheou 肅州 M **si̯uk-ci̯u* [5]), ou encore, comme exemple

[1]) En ce qui concerne ces graphies, voir J. Hamilton, *Le Conte bouddhique...*, *loc. cit.*; Éd. Chavannes, „Le Cycle turc des Douze Animaux", *TP*, Vol. VII (1906), p. 52; O. Pritsak, *Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren*, Wiesbaden 1955, pp. 79 et 82; G. Clauson, *An Etymological Dictionary of Pre-Thirteenth-Century Turkish*, Oxford 1972, p. 763; etc. Dans „Remarques sur les noms turcs des Douze Animaux du calendrier dans l'usage persan", Extrait des *Mélanges Massé*, Téhéran 1963, p. 5, Louis Bazin, pour expliquer la finale *-wy* en écriture arabe, avance d'autres hypothèses, qui ne m'ont pas entièrement convaincu.

[2]) Cf. K. Röhrborn, *Eine uigurische Totenmesse, Berliner Turfantexte II*, Berlin 1971, p. 54, ligne 1353; et L. Tuguševa, „Ujgurskaja Rukopis' iz Sobranija LO IVAN SSSR", *Pis'mennye Pamjatniki Vostoka*, Année 1969, Moscou 1972, p. 325, ligne 98.

[3]) Cf. L. Bazin, *op. cit.*, p. 4; L. Ligeti, „Un vocabulaire sino-ouigour des Ming", *Acta Orientalia (Hung.)*, XIX, Budapest 1966, p. 180.

[4]) Cf. Clauson, *An Etymological Dictionary...*, p. 840. D'une manière générale, le mot est à la classe antérieure dans les textes plus anciens, comme les inscriptions du VIII[e] siècle, et à la classe postérieure dans les textes plus tardifs, ouïgours et autres.

[5]) *Sügčü* figure dans plusieurs manuscrits inédits de Touen-houang, et *Sügči* à la page 685, ligne 8, du texte de la version ouïgoure du *Suvarṇaprabhāsa* publié par Radloff, *Bibliotheca Buddhica*, XVII, alors que *Suγču* figure à

d'un mot d'emprunt également à consonance non turque, *äräž, äriž, ärič, erinč*, etc. et *arîž, arîč, arîz, araz, uraz, îrîs, rîs, uroz*, etc. provenant du sogdien *rēž* (*ryz/ryj*), „désir, bon vouloir, plaisir, bonheur" [1]). Pour ce qui est de la tendance à l'alternance de la classe vocalique dans le cas de mots turcs monosyllabiques de structure phonétique comparable à *lö*, on peut en citer au moins deux exemples: celui de *sü*, „armée", écrit *sw, sww*, et *swy* en ouïgour et qui est attesté à la classe postérieure à partir du XIII[e] ou du XIV[e] siècle [2]), et celui de *sö* (ou *sü* ?), „longtemps, temps passé", écrit *swy* et *sww* dans les textes ouïgours et manichéens, où il se rencontre dans des formations telles que *söki, sön, södä, söndä, södin*, etc., et qui semble avoir donné le mot *su*, attesté en écriture arabe à partir du XIV[e] siècle au sens de „temps, moment" [3]).

Paris, avril 1973.

---

la ligne 14 du premier fragment de Miran édité par V. Thomsen dans le *J.R.A.S.* de 1912, p. 186, et *Suγčïu* à la ligne 4 du verso de la deuxième feuille double du manuscrit ouïgour de Qočo édité par A. von Le Coq, „Ein manichäisches Buch-Fragment aus Chotscho", p. 148, dans *Festschrift für V. Thomsen*, Leipzig 1912.

[1]) Une partie de ces formes sont données dans Clauson, *An Etymological Dictionary*..., p. 200; les autres résultent de mes propres recherches dans les manuscrits ouïgours de Touen-houang et dans le *Qutadγu Bilig*.

[2]) Cf. *suu-qa* aux lignes 2 et 15 d'un manuscrit ouïgour de l'époque mongole trouvé à Qočo et édité par E. Tenišev et Fong Kia-cheng, d'abord dans „Houei-hou wen Pin-t'ong (Chan-pin) mai-chen k'i san tchong fou k'ong-sou tchou-jen chou", *K'ao-kou hio-pao*, Pékin 1958, p. 113, et ensuite dans „Tri novyh ujgurskih dokumenta iz Turfana", *Problemy Vostokovedenija*, Moscou 1960, p. 146. Ce manuscrit a été édité à nouveau par N. Yamada, „Uiguru-bun dohi bunsho oyobi yōshi bunsho", *Memoirs of the Faculty of Letters of Osaka University*, XVI (1972), p. 226. Pour des exemples de *su* à la classe postérieure en écriture arabe à partir du XIV[e] siècle, cf. *Tarama Sözlüğü*, tome V, Ankara 1971, p. 3605. Sur ce mot voir aussi Clauson, *An Etymological Dictionary*..., p. 781.

[3]) Cf. *Tarama Sözlüğü*, V, pp. 3561-3562, pour de tels exemples anciens de *su* (ou *so* ?) en écriture arabe. L'expression en turc ottoman du type de *saat iki sularında* signifiant „vers les deux heures, sur le coup de deux heures", doit venir plus probablement du persan *su*, „côté".